

Jacques Jouet

Le Cocommuniste

**JACQUES
JOUET**

P.O.L
Extrait de la publication

Le Cocommuniste

Jacques Jouet

Le Cocommuniste

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2014
ISBN : 978-2-8180-1999-3

www.pol-editeur.com

LES CHIENS PAVILLONNAIRES

Le chien pavillonnaire avait dû pénétrer par la porte d'entrée restée ouverte le temps que Monique Limoni revienne chercher le second sac à dos. Jérémie Romillat avait soulevé le capot de la 2 CV. Il redonnait de l'huile au moteur, le niveau ayant été vérifié. Après le chargement des bagages, Monique Limoni avait fermé la maison à clef. Elle en était certaine. Personne, parmi les voisins ou les amis, n'avait de double. Même si, à la rigueur, manquant son acte, elle avait omis de donner un tour de clef, il était impossible qu'elle eût laissé la porte grande ouverte. La poignée de porte fonctionnait par un mouvement circulaire de la main humaine, non par une pression de haut en bas. Comment le chien aurait-il pu ouvrir? Avec la gueule? N'exagérons pas le quotient intellectuel des animaux supérieurs. Qui, enfin, aurait eu l'idée, et pourquoi, de faire entrer la bestiole pour l'y incarcérer?

Le chien pavillonnaire n'était pas accompagné. Il n'était pas le compagnon d'un clochard sédentaire ou d'un vagabond de passage. Tout cela serait rapidement avéré par le rapport des pompiers.

La porte était à l'arrière de la maison, côté jardin. Il fallait contourner le bâtiment pour trouver le perron.

Le chien s'était vraisemblablement glissé dans le jardin, puis dans le pavillon, durant les quelques secondes où il avait pu disparaître des regards, et cela sans tambour ni trompette. Monique Limoni retrouverait plus tard l'impression subliminale d'avoir perçu un halètement sur ses talons.

Le couple avait pris en chantant la route en direction de Saumur, à trois cents kilomètres de là, pour quelques jours de vacances dans la maison de campagne de Romillat père, qui ne la prêtait jamais que du bout des lèvres. C'était les vacances de la Toussaint. Jérémie Romillat reviendrait le lendemain en catastrophe pour constater les dégâts.

En attendant, les questions s'accumulaient. Le chien avait-il été attiré par un parfum de chienne ? Monique Limoni n'avait pas apprécié que Georges Romillat¹, le père de Jérémie Romillat, un homme devenu austère et à principes, se fût permis cette hypothèse. Il n'y avait jamais eu de chien ou de chienne dans ce pavillon, pas même un chiot d'ami de passage ; pas une photo de chien dans un cadre mural ; pas un désir rentré de chien. Peut-être, des années plus tôt, les anciens habitants du lieu ? Mais le pavillon avait été inhabité, calfeutré plusieurs mois durant entre les deux derniers propriétaires, avait servi de garde-meubles. Depuis lors, on avait fait des travaux, on avait désinfecté, tout passé à la lessive Saint-Marc, aéré à l'excès. D'accord, on raconte beaucoup de choses sur de miraculeux retours de chiens au bercail, des années et des années suivant leur départ,

1. Ce père exige une note en souvenir de l'hôtel du Large et de *L'amour comme on l'apprend à l'École hôtelière*. Sa bibliothèque, outre un grand et gros Larousse en sept volumes, était remplie de livres de mémoires et documents relatifs à la Deuxième Guerre mondiale – Churchill, Roosevelt, Ciano, de Gaulle... Cela laisse entendre que cet homme était curieux de considérer d'un peu plus haut ce qu'il avait brièvement aperçu de la guerre à hauteur de Fabrice. Il était lecteur, aussi, des revues et journaux *Aux écoutes*, *Paris Match*, *Réalités*, *France-Soir*, *Le Monde* (« Franc'-Soir et l'Monde », comme il fallait dire au marchand de journaux, d'un trait). Du moins, dans une famille qui n'était pas culturelle au sens de l'intelligentsia, y avait-il largement moyen, pour Jérémie Romillat, de se construire tout seul une base de culture sérieuse sinon vraiment académique.

après des errances au long cours. Ce soir-là, il n'y avait pas de vaisselle sale empilée dans l'évier. La poubelle avait été vidée, le linge lavé, séché, plié. La maison était impeccable, histoire qu'elle soit attirante au retour des petites vacances.

Les voisins n'avaient pas dormi beaucoup, la première moitié de cette fameuse nuit. Sans ménagements, le chien enfermé avait exploré le domaine, chié dans les cendres de la cheminée, déchiqueté du skaï et du cuir, tenté de grimper au rideau de la porte-fenêtre. Il avait tourné sur lui-même en griffant le parquet. Comme la porte d'entrée ne se décidait pas à se rouvrir et que la pâtée quotidienne tardait à paraître, le chien commença ses geignements. Ce seraient bientôt des lamentations. Il découvrit l'escalier qui montait dans les combles en cours d'aménagement, chercha en vain dans la salle de bains le secret des robinets. Il but dans la cuvette des W.-C., comme le prouvèrent les traces de pattes sur la porcelaine. Il mordit un paquet de serviettes hygiéniques qu'il était parvenu à extraire du placard. Les reliefs de cette agression étaient, aux yeux de Jérémie Romillat, le comble de la violence. Le chien avait cru devenir dément. À force de tirer dessus, il décrocha de la patère le peignoir éponge jaune d'or que Jérémie Romillat avait offert à Monique Limoni pour son retour de RDA et dans lequel elle était si désirable. Il en ferait de la charpie.

L'animal apeuré passa par la cuisine où il ne parvint pas à forcer les boîtes de thon. Il creva sans difficulté un paquet de couscous parce qu'il était en carton mince, mais ça ne contenait que de la graine fadasse qui joncha bientôt les tomettes.

Alors, le chien entreprit de hurler à la mort, sans que, de chez la mort, quiconque se sentît le devoir de lui répondre. Y a-t-il un Caron des chiens, en sus de Cerbère, ou Cerbère est-il seul à rôder sur les bords du fleuve noir ? Pour tenter désespérément de couvrir la clameur, les voisins rallumèrent la télévision, montèrent le son de la télévision (mais que pouvaient contre les hurlements les « En voiture,

Simone ! » qui faisaient rire les villes d'« Intervilles » ? – il n'y avait alors que trois chaînes, et publiques, et « Cinq colonnes à la une » n'existait déjà plus, depuis 1968), râlant contre les maîtres qui paraient comme des fleurs à des réjouissances en enfermant leurs animaux. Quels maîtres, au fait ?... Dans les parages, il n'y avait guère que ceux d'un pékinois au n° 49, qui était bien incapable, le pauvre, de faire un tel raffut, même lorsque la présence d'un chat aventureux exigeait son insurrection. Ici, on devinait une bête puissante, genre chien policier. Ce devait être un chien tout neuf, un chien adulte, acquisition récente d'un particulier qui ne savait pas encore les façons de faire, un chien qui, de son côté, n'avait pas appris à se tenir.

– Je t'assure... on dirait vraiment que ça vient du 53 !

– C'est impossible, ils n'ont qu'un chat, et d'ailleurs elle est morte, elle s'est fait écraser.

– Ils l'auront remplacé par un chien.

– Ça me surprendrait qu'ils estiment qu'un chien peut remplacer un chat.

– Le chien en sent encore l'odeur... Le chat, ils lui faisaient boire de l'eau au robinet, quel gâchis !

– Drôles de gens.

Il y avait, d'ordinaire, pas mal de va-et-vient chez Monique Limoni et Jérémie Romillat. La chambre d'amis servait anormalement souvent. Peut-être avaient-ils prêté leur maison à des amis allemands (de l'Est). Si c'était la Maison du Peuple ? Le Pavillon du Peuple ? Si le quartier avait vocation à se laisser nommer la Petite URSS ?...

Alors, le chien commença de suraboyer de la façon la plus sonore. Il allait chercher le meilleur cri de son espèce dans des profondeurs ventrales insoupçonnées. Jamais sans doute il n'avait poussé de semblables clameurs réservées aux situations extrêmes et qu'il découvrait avec angoisse. Ce n'était plus un gosier, c'était une voûte,

une grotte qui résonnait d'un atavisme de loup, d'une race de chien berger allemand puissance 10, loup-garou, loup nazi, loup français de droite extrême, embauché dans la Waffen-SS pour débusquer une brebis juive, résistante, ou les deux, jusque dans des souterrains hostiles. Un chien-loup rescapé du front de l'Est.

Pour tenter d'infléchir le sort qui lui était contraire, le chien fit plusieurs allers et retours, de l'étage au rez-de-chaussée et du rez-de-chaussée à l'étage : il s'agissait de donner une chance au temps et à la correction possible des circonstances malveillantes. Quelqu'un pouvait venir le libérer ! Qui est le meilleur ami de l'homme ? L'homme avait habitué le chien aux interventions d'urgence. Fatigué de l'inertie des objets meubles, dont le répondant était à peu près nul, le chien s'en prit aux murs, ce qui ne l'avancait guère, au demeurant. Le bout de son museau s'imprimerait à côté d'une affiche qui dénonçait la guerre au Vietnam. « *Sud Vietnam : dans les bagnes, avec la complicité des USA, 200 000 Vietnamiens sont toujours détenus. Exigeons leur libération ! Application des Accords de Paris. Parti communiste français.* » Un visage en noir et blanc derrière des barreaux, et le même en vert sans ceux-ci. 1974. L'affiche fut bientôt réduite à des lambeaux de papier noir descendus déchirés sous les griffes. C'était dommage, on y tenait à cette icône. Jérémie Romillat relèverait le lendemain toutes ces preuves de la fureur nettement réactionnaire du captif. Un ennemi de classe l'avait-il envoyé là pour qu'il dévaste le nid d'amour ? L'hypothèse faisait froid dans le dos et puant dans les narines. Un miroir périt sous le choc en retour de celui qui s'y était fait peur sans se reconnaître et sans tomber amoureux de soi-même. Le chien se blessa la patte avec un triangle de verre irrégulier et promena du sang jusqu'à la discothèque, choisissant la pochette d'un 33 tours avec drapeau rouge des chansons de la Commune de Paris que Monique Limoni n'avait pas rangée verticalement, entre Ferré et Ferrat, comme Jérémie Romillat le lui reprocherait sans ménagement,

ou que Jérémie Romillat avait laissée sortie, comme Monique Limoni lui renverrait dans la figure, excédée.

À l'étage, sur le côté de la maison orienté vers l'est, il y avait une fenêtre ronde qui devint l'obsession du chien prisonnier. Il sauta sur elle à deux cents reprises, il trépigna, cabriola, il emboutit le bois, écailla la peinture, sans fatigue ni renoncement, en griffant le chambranle et mordant l'espagnolette comme si c'était un os à vaincre. Il percuta, cogna, choqua. Les griffes sur le verre glissaient en le rayant, mais le verre tenait bon, se bombait à peine, acceptait sans céder la déformation. La bête criait maintenant dans des aigus insupportables, dont la résonance, après un silence, était pour elle-même une torture. Alors, la voix respiratoire redescendait, furieuse, son cri dans les entrailles et l'en extrayait comme un bol de vomi. Plusieurs fois, le chien changea de stratégie. Il se mit à sauter de façon furieuse et inquiétante. Il sautait sur rien. Il sautait sur lui-même dans un entrechien de ballet expressionniste qui frisait la folie, un mouvement involutif. Personne ne l'avait vu faire, mais Jérémie Romillat rêverait cette figure d'épouvante, plusieurs fois, plusieurs nuits après les faits. Jérémie Romillat était le chien. Et le chien était le chien lui aussi. Mais si Jérémie Romillat était lui-même *et* le chien, le chien n'était pas Jérémie Romillat, il n'en avait pas les capacités, il n'était que lui-même, et la logique illogique du rêve ne se formalisait pas de cette étrangeté. Jérémie Romillat avait la migraine, tandis que le chien vrillait. Une barre métallique virtuelle le traversait de part en part, l'empalait en entrant dans le cul pour ressortir au bout du museau devant les yeux exorbités, rouges d'un sang qui ne demandait qu'à gicler. Il tournait comme une belle de peep-show autour de sa barre en bois, le caducée de Mercure. À la fin de chaque bond, il retombait lourdement sur le sol de contreplaqué avec un *boum* inquiétant. Le *boum*, lui, avait été entendu un nombre incalculable de fois par le voisinage terrorisé. Sous les chocs répétés, des clous tout neufs

et fraîchement plantés pour fixer les panneaux de sol dans les solives avaient sorti leur tête de quelques dixièmes de millimètres, des clous à tête d'homme.

C'est à partir de ces bruits-là – un véritable vacarme de sabbat diabolique – que les voisins décidèrent de ne plus seulement s'émouvoir, mais d'agir. Il y allait pour eux d'une nuit blanche ou non. Le premier alla sonner chez le deuxième. Ils avaient besoin de se rassurer. Un peu plus tard, le troisième téléphona chez les deuxièmes tandis que ceux-ci s'apprêtaient à leur tour à le faire. Quelqu'un avait-il le numéro de Monique Limoni et de Jérémie Romillat? Bien sûr, le bottin l'avait. Ils n'étaient pas sur la liste rouge. Ils s'étaient vantés de ne pas y être, même si Monique Limoni était professeur au collège.

– Téléphoner, téléphoner... mais vous n'allez pas téléphoner au chien!...

– Peut-être que la sonnerie va le calmer...

– ... qu'il croira que ce sont ses maîtres.

– Je sais que Jérémie Romillat n'aime pas les chiens.

– Il vous l'a dit?

– Il faut appeler les pompiers.

– On a vu des gens changer d'avis.

– J'ai un ami, il pense tous les jours à son chien qui est mort l'année dernière.

– Il l'a laissé entendre à ma femme, qui, depuis, cache le nôtre.

Elle exagère, il peut se défendre, Black...

– À quoi bon appeler? On peut essayer d'entrer nous-mêmes...

– Pour se faire bouffer?...

– C'est pas chez nous.

– Et moi, je vous dis que les pompiers sont là pour ça!

Pour les commentateurs qui se montaient le bourrichon, Monique Limoni et Jérémie Romillat, de voisins sans histoires qu'ils étaient, avaient tout de même beaucoup de livres et qui pouvaient donner des

idées bizarres. Ils vendaient *L'Huma Dimanche* sur la place du marché ou au porte-à-porte.

– Moi, je ne leur ouvre pas à chaque fois !

Jérémie Romillat écrivait des poèmes et dessinait toute la journée. Ils n'avaient pas d'enfants. Ça laisse le temps de faire des choses inconsiderées.

Les voisins voisinèrent en buvant une tisane amère, mais avec du miel c'était meilleur et meilleur encore pour la santé et le sommeil. La tisane venait des monts d'Arée.

– Ainsi, vous êtes breton ?

– Ma femme seulement.

– Elle a de la chance, pour les fruits de mer.

– Il paraît que les algues aussi, c'est très bon.

– Moi, de la Sarthe.

La sirène des pompiers se mêla bientôt aux hurlements du chien. Elle était prometteuse de la paix retrouvée pour le quartier en effervescence. Les voisins, au nombre de sept à présent, sept foyers, neuf personnes, attendaient en pantoufles devant le pavillon (la façade au nord), les yeux rivés sur les fenêtres sans persiennes ni rideaux. L'un d'eux tenait en main un manche de pioche :

– Vous comprenez, si elle sortait tout à coup, la bête !

– Moi, j'ai bien une barre à mine...

– Vous devriez aller la chercher !

– Les voilà quand même...

Deux jeunes pompiers, l'un qui bâillait, descendirent de la camionnette dont le gyrophare peignait en un bleu uniforme les façades des pavillons de la rue Eugène-Lefebvre. Ce n'était pas un camion en cas d'incendie avec tuyau et grande échelle, mais le véhicule idoine, proportionné au degré de gravité de l'alerte. Il était muni de tout l'attirail pour les chats dans les arbres ou les nids de frelons à cueillir sous les tuiles. C'étaient des interventions douces, à condition

de savoir s'y prendre. L'un des pompiers allait s'habiller pour affronter les chiens, d'une gabardine de cuir épais renforcé deux couches. Les crocs n'y pouvaient normalement rien, tout juste des bleus sur la peau, des pinçons. L'homme avait posé sur son épaule un filet lesté de petits billes de plomb, une fourche à manche court dans la main droite, au total un rétiaire. Les deux hommes portaient aussi de gros gants intransperçables. Après s'être assuré que la porte d'entrée était bien fermée à double tour, le pompier qui avait été désigné pour l'assaut brisa, d'un coup de coude, l'une des vitres de la fenêtre de la chambre à l'arrière, c'est-à-dire au sud. Il suffirait, ensuite, de pousser les volets pour refaire en apparence la clôture de la maison. Un pompier a le droit, c'est-à-dire le devoir, de fracturer une propriété, quand il y a urgence, le feu ou autre chose. Pas le temps de convoquer un serrurier. Avant de pénétrer, à l'écoute de nouvelles clameurs, il fit, par le jardin, un tour complet de la maison, au pas de course, avisa la fenêtre ronde qui subissait encore des coups de boutoir. De retour à son point de départ, il ouvrit la fenêtre et l'enjamba, l'oreille aux aguets. Le chien avait cessé de crier. Pas un bruit dans la maison. Le pompier huma l'air, à la recherche d'une odeur de gaz éventuelle. Rien. Il appuya sur un interrupteur, mais le compteur avait été coupé. Il réclama une torche électrique auprès de son collègue et, quand il l'eut au front, histoire d'avoir les deux mains libres, il visita le rez-de-chaussée en faisant agir le faisceau. Il enregistra les dégâts. Il s'approcha de l'escalier et entendit un halètement qui lui parvenait de l'étage, il posa le pied sur la première marche, qui grinça. Un grondement remplaça le bruit de respiration. Il grimpa quatre à quatre, comme il avait appris à le faire pour paraître en imposer et que la crainte soit plus forte en face que de son côté. Le pompier avait un peu peur, mais le chien avait plus peur encore. L'homme aperçut la bête, recroquevillée dans l'ombre à cinq mètres de lui. Elle relevait ses babines au-dessus des crocs en grondant. C'était bien un berger

allemand, le poil brun avec des plaques noires par endroits. Il y eut un face à face sévère. Le représentant de l'espèce dominante se demandait si l'espèce dominée n'était pas, certaines fois, la plus forte. Le pompier, encore une fois, se décida le premier. Il avança un pied, puis un autre, en tendant en avant les mains porteuses de la fourche et du filet. Il avait fait des arts martiaux au gymnase Jean-Mermoz ; et puis un stage de maître-chien. Le chien se rua vers lui, mais freina en arrivant devant le cri d'homme agressif et sûr de lui. Le pompier lâcha la fourche et lança, pas très adroitement, le filet qui effleura le dos de la bestiole et tomba sur le sol. Le chien se retourna en rugissant et, additionnant toutes ses forces connues avec celles qu'il ne soupçonnait pas, la peur plus forte que la rage, se précipita vers la fenêtre qu'il brisa cette fois en cent morceaux, verre et bois. Il était dehors.

– Je me suis précipité, dira le pompier. Je l'ai vu s'envoler.

– Qu'est-ce que vous racontez ?

– Je l'ai vu comme je vous vois.

– Mais nous, justement, on ne vole pas !...

– Comme je vous vois, immobiles... mais lui ne l'était pas. Il a pourtant dû se briser la tête sur le verre. J'ai vu voler des gouttes de sang.

Les voisins et le second pompier étaient à présent dans le jardin, devant la porte d'entrée toujours hermétiquement close, attendant le retour du collègue. Ils n'avaient rien pu voir de l'événement de la face est. Ils avaient parlé métier. Comment devient-on pompier ? C'est vraiment une vocation d'enfant ?

– Quand j'étais petit, je disais, c'était un mot d'enfant, on me l'a souvent répété : « Quand je serai grand, je serai extincteur. » Je trouvais ça tellement beau, les extincteurs ! La couleur rouge...

– Mais enfin, qu'entendez-vous par « s'envoler » ?

Le pompier jura aux voisins comme à son collègue que le chien n'avait pas sauté, ou plutôt qu'il avait sauté mais sans tomber vers le

sol. Il avait sauté et décollé comme une buse ou une chouette effraie. Un peu retombé d'abord, préparant un atterrissage, et puis remise des gaz pour s'extraire de la pesanteur fatale.

– Je m'étais précipité à la fenêtre ronde qui avait l'air du cercle de papier dans les cirques, celui que vient de traverser le fauve sur l'ordre de son maître. Mais moi, de cette bestiole, je n'avais rien exigé de semblable ! Ni par persuasion douce ni par rigueur assénée à coups de fouet ou de cravache. Je connais bien les chiens. Je les aime. Depuis que je suis enfant, j'ai toujours eu un chien, au moins un, parfois deux en même temps. Je ne vois pas comment je pourrais m'en passer. Nous nous entendons bien, mes chiens et moi, et aussi les chiens des autres et moi, après le temps de découverte. Celui-ci avait eu peur de moi, non pas à cause de moi, mais parce qu'il était sous le coup de son angoisse. Je n'avais rien à lui reprocher en tant que chien. Je n'ai rien à me reprocher comme pompier. Personne ne s'est plaint d'une attaque de chien errant, dans le voisinage, de chien furieux. J'aimerais bien le retrouver, moi, ce chien, pour le caresser. Je ne suis pas idiot, je sais qu'il ne me raconterait pas son secret aérodynamique. Je suis intervenu selon les règles et seulement elles. Il reste que c'était un chien particulier. Je n'en avais jamais vu de semblable puisqu'il avait su s'envoler. Ses oreilles étaient repliées vers le bas comme des freins d'avion de ligne. Il avait des roustons gigantesques, qui ballaient de droite à gauche. Je ne confonds pas, je sais ce que c'est que des réacteurs ou un train d'atterrissage et je sais ce que c'est que des roustons. C'était encore la nuit, mais il avait décollé en direction du levant. Ce n'était sûrement pas un hasard, il ne pouvait décoller que vers l'est, face au vent dominant cette nuit-là. Au naturel, les chiens ne sont pas des bêtes méchantes, même ceux qui sont des sentinelles.

Qu'on écoute ce qu'il a à dire, ce pompier ! Tout ce qu'il a à dire, et rien que cela ! Attention, qu'on ne lui fasse pas dire ce qu'il n'avait pas dit. Le chien n'avait pas eu des ailes fraîchement poussées. Mais

il avait volé. Il s'était enfui par les airs, avait disparu en décollant du sol qu'il n'avait même pas touché. C'était vérifiable, il n'y avait pas de trace dans le gazon humide de rosée. Le gros de la troupe des voisins avait pris soin de se livrer à un contrôle minutieux, parmi eux un vieux chasseur à qui on ne la racontait pas sur les signes de vie inscrits dans la nature. Il reconnut que normalement il aurait dû y avoir des traces. C'était incompréhensible.

– La chimère, ce n'est qu'un mot...

– Je ne l'ai pas vu, comme ça, se lancer et disparaître. C'était beaucoup plus extraordinaire ! Comment fait un chien pour s'envoler ? Vous ne me croyez pas. J'ai su tout de suite que vous n'alliez pas me croire. Pourquoi je vous raconte ça ? Un chien, ce chien du moins, écarte ses pattes comme un crapaud écrasé. Il veut devenir plat, un cerf-volant qui n'a que peu à voir avec un cerf, un chien volant, en deux dimensions, qui n'a plus rien à voir avec un chien. Un chien planeur, un chien farceur, un chien qui trouve dans la peur de sa vie l'énergie de sa vie. Pourquoi n'est-il pas resté bien tranquille à attendre la délivrance ? J'avais un os pour lui dans ma besace, un os en plastique parfumé à la moelle. Le chien a d'autres rêves. L'énergie de sa vie le fait, non point plus léger, mais plus vite que l'air. Le chien a renié ses os lourds et ses muscles pour n'accepter que le poil et le cuir : bonne prise au vent, oreilles directionnelles. J'aimerais en parler avec des scientifiques.

Qui sait si la fenêtre ronde n'avait pas été déterminante pour le chien. En quoi ? Mais oui, le chien de Vitruve avait trouvé son cadre. Il tenait écarté dans le cercle de verre. Il l'avait mis en morceaux en se reconstituant lui-même comme révolté, comme insurgé, comme battant, comme volant. Un dessin de chien en coupe pour manuel de zoologie dans l'espace ou compagnon d'Icare qui fait le troisième homme dans l'escadrille Dédale. C'est lui qui a quatre ailes le matin quand il s'envole (omoplates et chevilles), deux le midi quand il plane